

HOMÉLIE 20

«Quant aux viandes qui sont immolées aux idoles, nous savons tous que nous avons la science suffisante mais la science enfle et la charité édifie.»

1. Voyons d'abord ce que signifie ce passage; nous comprendrons ainsi plus facilement la suite de ce discours. Que comprendre d'une accusation, quand on ne sait pas de quel crime il s'agit ? Or, que reprochait l'Apôtre aux Corinthiens ? Un grand crime, qui était la source de beaucoup de maux. Lequel ? Plusieurs d'entre eux, ayant appris que ce qui entrait dans le cœur de l'homme ne le souillait pas, mais ce qui en sortait; que l'idole de pierre ou de bois, pas plus que les démons, ne pouvait nous être d'aucun profit ni d'aucun détriment, abusaient de leur science contre eux-mêmes et contre les autres. Ils entraient dans les temples des idoles et participaient aux festins qu'on y donnait, ouvrant ainsi la porte à des désastres lamentables. Ceux qui redoutaient encore les idoles et n'avaient pas le courage de les mépriser, encouragés par l'exemple des parfaits, s'asseyaient aux mêmes tables qu'eux, et c'était une chose vraiment funeste pour leurs âmes, un chemin ouvert vers l'idolâtrie; car ils ne partageaient pas la manière de voir des premiers, et mangeaient en l'honneur des idoles les viandes qu'on leur servait. Les plus parfaits eux-mêmes ne sortaient pas des tables des démons sans en retirer de grands désavantages. Evidemment, c'était là un crime. L'homme de Dieu veut y porter remède; pour y réussir plus sûrement, il ne s'emporte pas dans un amer langage, contre un abus qu'il fallait attribuer bien plus à une erreur de l'esprit qu'à la perversion du cœur. Il convenait d'exhorter d'abord et non de s'irriter ou de s'indigner. Voyez donc sa prudence ! Entendez ses premières paroles : «Quant aux viandes immolées aux idoles, nous savons tous que nous avons la science suffisante.» Selon sa coutume, il laisse de côté les plus faibles pour s'attaquer aux plus forts. «Vous donc, pourquoi condamnez-vous votre frère ?» (Rom 11,10) dit-il, dans l'Épître aux Romains, s'adressant à celui qui est plus capable d'entendre des reproches. Il fait de même ici.

D'abord, il réprime leur orgueil; cette science qu'ils croyaient éminente et parfaite, il la déclare commune à tous. «Nous savons, dit-il, que nous avons tous la science suffisante.» En les abandonnant à l'orgueil de leur pensée, se contentant seulement d'affirmer que ces pratiques étaient nuisibles aux autres, il aurait produit plus de mal que de bien. Quelque nuisible qu'une chose soit à d'autres, un esprit ambitieux qui voit là une source de gloire personnelle, la poursuit avidement par l'entraînement irrésistible de son ambition. Voilà pourquoi Paul examine la question présente en elle-même, comme il avait fait auparavant pour la sagesse des nations, lui portant un coup mortel. Mais là il était complètement dans son droit; son rôle était facile, il avait à flétrir une chose très répréhensible : aussi la déclare-t-il non seulement inutile, mais encore opposée à la prédication. Ici il doit prendre garde; car c'est de la science qu'il s'agit, et de la science véritable. Il y avait danger à la renverser; et, sans la renverser, comment détruire le faste auquel elle donnait lieu ? Paul y réussit. Cette science est commune à tous; première observation bien propre à humilier leur orgueil. Plus une chose grande et belle est rare, en effet, plus on est fier de la posséder; on l'estime d'autant moins qu'elle devient le partage d'un plus grand nombre. Donc, cette science, ils ne l'ont pas seuls comme ils le croyaient. Bien plus, il n'est pas seul à la partager avec eux; cette idée n'aurait encore servi qu'à les rendre plus fiers. On est fier de posséder une chose à l'exclusion de tout autre; mais on est plus fier encore, s'il se peut, de la partager avec un homme éminent. Paul ne se met pas seul en scène; il ne dit pas : Je possède la science; il dit : «Nous savons que nous avons tous la science.»

La seconde observation achève l'effet de la première. Que dit-il ? Non seulement que la science qu'ils ont n'est pas parfaite, mais qu'elle est encore tout à fait imparfaite; non seulement qu'elle est imparfaite, mais que seule elle est funeste. Après avoir dit : «Nous avons tous la science,» il ajoute : «La science enfle, et la charité édifie.» Donc, la science sans la charité est un principe d'orgueil. – Mais, direz-vous, la charité sans la science n'est pas plus utile. Paul ne le nie pas : laissant de côté ce qui est évident, il se contente de dire que la science a besoin d'être unie à la charité. Celui qui aime, accomplit le premier de tous les commandements, et, encore qu'il soit imparfait, par la charité il arrivera facilement à la science, comme Corneille et une foule d'autres. Mais on a beau avoir la science, si on n'a pas la charité, elle demeure stérile; je ne dis pas assez, elle ruine par l'orgueil qu'elle engendre le peu de charité à laquelle elle se trouve unie. Donc, la science ne produit pas la charité; au contraire, elle la détruit dans une âme inconsidérée en la livrant au souffle de la vaine gloire. L'orgueil est un principe de division; la charité unit les âmes et les dispose à la science. «Si

HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

quelqu'un aime Dieu, dit l'Apôtre, il est connu de Dieu.» (1 Cor. 8,3) Loin de moi dès lors, semble-t-il dire, la pensée de condamner la science parfaite; ce que je veux, c'est que la science ne marche jamais sans la charité; au lieu d'être utile, elle serait toujours funeste.

2. C'est ainsi qu'il prélude à ce qu'il va dire de la charité. Le défaut de charité, et non la science parfaite, telle est la source de tous les maux qu'il signale : de là les dissensions, l'orgueil insensé et tous les vices qu'il leur a reprochés ou qu'il leur reprochera dans la suite. Aussi, que de fois ne parle-t-il pas de la charité, rendant toujours plus pure la source de tous les biens ! Pourquoi donc êtes-vous enflés de votre science ? dit l'Apôtre. Si vous n'avez pas la charité, la science vous sera nuisible; quoi de pire, en effet, que l'arrogance ? Mais, avec la charité, la science elle-même sera sûre. Qu'importe que vous soyez plus instruit que votre frère ? Aimez-le, et, au lieu de vous enorgueillir, vous l'instruirez et l'élèverez au point où vous êtes. Ainsi s'expliquent ces paroles : «La science enfle,» et ces autres : «Mais la charité édifie.» Il ne dit pas seulement : Elle est modeste; il va plus loin, et ses paroles expriment quelque chose de plus. Il oppose la charité à la science, qui non seulement était un principe d'orgueil, mais de division. Puis, pour les humilier encore davantage, il ajoute une troisième observation. Que dit-il donc ? Que la science n'est pas parfaite, même quand elle est unie à la charité : «Si quelqu'un croit qu'il sait quelque chose, il ne sait même pas de quelle manière il faut savoir.» C'est le plus rude coup. Je ne dis plus que la science est commune à tous, ni que vous nuisez à vous-même en haïssant le prochain ou en vous enorgueillissant; eussiez-vous seul la science, fussiez-vous humble et bon avec votre frère, votre science serait encore imparfaite, et vous ne sauriez pas même de quelle manière il faut savoir. Si notre science est tellement vaine, comment y a-t-il eu des hommes assez insensés pour prétendre à une connaissance adéquate de Dieu ? Nous saurions parfaitement toute autre chose, que la science de Dieu nous échapperait encore; car Dieu est à une distance infinie de tout, et cette distance, nul ne la peut exprimer.

Voilà comment l'Apôtre humilie leur fierté. Il ne dit pas : Vous n'avez pas de la question actuelle une science complète; il dit : Vous ne savez complètement rien. Non pas vous seuls, mais qui que ce puisse être, fût-il Pierre, fût-il Paul ou tout autre. Touchante et admirable conduite d'un cœur qui corrige et console ! «Si quelqu'un aime Dieu, il est connu de Dieu.» Paul ne dit pas : Il connaît Dieu; mais bien : «Il est connu de Dieu.» Non, nous ne connaissons pas Dieu; c'est Dieu qui nous connaît. Ainsi le Christ disait : «Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, c'est moi qui vous ai élus.» (Jn 15,16) Et Paul, en un autre endroit : «Alors je le connaîtrai comme je suis moi-même connu de lui.» (1 Cor 13,12) Voyez comme il insiste et combien il s'efforce d'abaisser leur orgueil. D'abord il leur dit qu'ils ne sont pas seuls à savoir ce qu'ils savent; «car nous avons tous la science.» Il poursuit en affirmant que la science sans la charité est funeste : «La science enfle.» Puis il enseigne que la science, même avec la charité, n'est pas encore absolument parfaite : «Si quelqu'un croit savoir quelque chose, il ne sait pas encore de quelle manière il faut savoir;» de plus, c'est Dieu qui donne la science, et de soi-même on n'arrive pas à la posséder. L'Apôtre ne dit pas : Il connaît Dieu; mais : «Il est connu de Dieu.» Il termine en montrant que tout cela est l'œuvre de la charité, qu'ils sont encore loin de l'avoir à un degré suffisant. Leur fierté ainsi humiliée, il expose la doctrine en ces termes : «Au sujet des viandes immolées aux idoles, nous savons qu'une idole n'est rien dans le monde, et qu'il n'y a qu'un seul Dieu.»

Dans quels embarras l'Apôtre se jette ! D'un côté, il faut s'abstenir des tables des idoles; de l'autre, les idoles ne peuvent nuire en rien à ceux qui y participent : la contradiction est manifeste. Les idoles n'ayant aucune puissance, on n'avait pas de raison de les redouter, on pouvait agir avec une complète indifférence; mais, en défendant toute communication, ne s'exposait-il pas à faire croire qu'elles étaient moins désarmées qu'il ne le disait ? – L'Apôtre ne revient pas sur ce qu'il a dit, et il appuie la défense qu'il a faite sur l'intérêt du prochain : «Au sujet des idoles, dit-il, nous savons qu'il n'en existe pas dans le monde.» Encore ici, il ne saurait être question d'une opinion particulière; ce qu'ils croient à ce sujet, tout le monde le croit. Cette vérité, dit-il, vous n'êtes pas les seuls à la connaître; elle est professée dans le monde entier. «Il n'existe pas d'idole dans le monde, il n'y a qu'un seul Dieu.» Qu'est-ce à dire ? est-ce qu'il n'y a plus d'idoles ? est-ce qu'il n'y a plus de statues ? Il y en a certes; mais elles sont sans pouvoir : ce ne sont pas des dieux, ce sont des pierres et des démons. L'Apôtre parle ici aux ignorants et aux sages. Aux premiers, qui ne voyaient dans les idoles que des pierres, il dit qu'il n'y a pas d'idoles dans le monde, aux seconds, qui enseignaient que dans ces simulacres des puissances étaient cachées, puissances qu'ils appelaient leurs dieux; aux seconds, dis-je, il apprend qu'il n'y a dans le monde qu'un seul Dieu.

HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

3. Remarquez le procédé de l'Apôtre exposant sa doctrine : il tranche complètement avec les Gentils. C'est une observation qu'il faut toujours faire, soit qu'il parle à tous en général, soit qu'il s'adresse seulement à quelques-uns; elle n'est pas sans importance pour avoir de ses enseignements et de ses paroles une intelligence plus vraie et plus profonde. «Car, s'il est des êtres appelés dieux, soit dans le ciel, soit sur la terre, et de la sorte, s'il y a plusieurs dieux et plusieurs seigneurs, néanmoins nous n'avons qu'un Dieu, le Père, de qui tout procède et nous-mêmes en lui, et un Seigneur Jésus Christ, duquel vient toute chose et nous-mêmes sommes en lui.» Contre cette affirmation qu'il n'y avait pas d'idoles, mais un seul Dieu, on pouvait alléguer qu'il existait des idoles et des êtres appelés dieux; or, pour ne pas se mettre en opposition avec l'évidence, l'Apôtre dit : S'il y a des êtres appelés dieux, et il y en a, ils ne sont pas de vrais dieux, mais ils passent pour l'être; ils sont dieux de nom et non de fait. «Soit dans le ciel, soit sur la terre.» Au ciel, le soleil, la lune et les autres astres que les Gentils adoraient; sur la terre, les démons et les hommes divinisés.» Pour nous, nous n'avons qu'un Dieu, le Père.» D'abord, il avait dit seulement : «Il n'y a qu'un seul Dieu;» il ajoute maintenant : «Le Père,» les idoles étant jugées; et enfin : «De qui tout procède,» indiquant de la sorte la pierre de touche de la divinité. Donc, les idoles ne sont pas des dieux. Qu'ils périssent, ces dieux mensongers par lesquels la terre et le ciel n'ont pas été faits ! «Et nous sommes en lui.» Voilà le trait par excellence. En disant : «De qui tout procède,» il mentionnait la création et le passage du néant à l'existence; par ces paroles : «Et nous sommes en lui,» il énonce le mystère de la foi et de l'union, dont il avait dit naguère : «Vous êtes vous-mêmes de Dieu dans le Christ Jésus.» (1 Cor 1,30) Nous sommes de Dieu pour une double raison : d'abord, parce qu'il nous a créés quand nous n'étions pas encore; ensuite, parce qu'il nous a donné la foi; ce qui est une seconde création, comme le dit Paul en un autre endroit : «Afin de former en lui-même de ces deux peuples un seul homme nouveau.» (Ep 2,16)

«Un seul Seigneur Jésus Christ, par qui tout a été fait et par lequel nous sommes.» Du Christ, il faut penser comme de Dieu. Par lui, le genre humain est sorti du néant, par lui, il est passé de l'erreur à la vérité. Donc, ce mot de l'Apôtre : «De Dieu,» ne doit pas s'entendre à l'exclusion du Christ; car nous sommes sortis de Dieu par le Christ. Aussi ne désigne-t-il pas exclusivement le Père et le Fils par des noms particuliers, appelant le premier Dieu, et le second Seigneur. Il suit l'exemple de l'Écriture, qui dit tantôt : «Le Seigneur a dit à mon Seigneur;» (Ps109,1) et tantôt : «C'est pourquoi Dieu, votre Dieu, vous a marqué d'une onction.» (Ibid., 44,8) Lui-même avait dit : «De qui est sorti, selon la chair, le Christ, ce Dieu suprême.» (Rom 9,5) Souvent, dans la sainte Écriture, ces deux noms sont indifféremment attribués à l'un et à l'autre. Si chaque hypostase avait son nom propre et exclusif, le Fils ne serait pas Dieu; en demeurant Fils, il ne serait pas Dieu comme le Père. L'Apôtre aurait dû dire seulement : Nous n'avons qu'un Dieu, sans ajouter : «Le Père,» pour signifier qu'il n'avait pas été engendré; à ne vouloir uniquement révéler que sa connaissance, ce mot Dieu eût été suffisant. Si vous dites : Il n'y a qu'un Dieu, et, par conséquent, ce terme *Dieu* ne convient pas au Fils, je vous prierai d'observer qu'on peut aussi le lui appliquer. Le Fils, en effet, est appelé le seul Seigneur; et cependant vous savez bien que nous donnons ce titre à un autre. Donc, le Fils est seul Seigneur, comme le Père est seul Dieu; et, de même que le titre de seul Seigneur que nous donnons au Fils n'empêche nullement le Père d'être Seigneur comme lui, de même celui de seul Dieu, attribué au Père, n'empêche pas le Fils d'être Dieu comme lui. Vous dites peut-être : Mais pourquoi n'est-il pas fait mention du saint Esprit ? Je vous répondrai : Parce que Paul parlait à des idolâtres, et qu'il disputait avec eux sur la pluralité des dieux. Ayant appelé le Père Dieu, il nomme le Fils Seigneur. S'il crut bon, pour ne pas scandaliser les âmes faibles, de ne pas désigner le Père et le Fils par les mêmes noms, de peur qu'il ne leur vint en pensée qu'il y avait deux Seigneurs ou deux Dieux, pourquoi vous étonner qu'il passe le saint Esprit sous silence ? Ce qu'il veut avant tout établir, c'est qu'il n'y a pas plusieurs dieux. Aussi revient-il souvent sur cette affirmation : «Il n'y a qu'un seul Dieu; ... nous n'avons qu'un Dieu et qu'un Seigneur.» Evidemment, il a pitié de ses auditeurs, et c'est pour condescendre à leur faiblesse qu'il ne fait pas mention du saint Esprit; autrement, pourquoi le nommer ailleurs et l'unir au Père et au Fils ? Si l'Esprit saint était en dehors du Père et du Fils, il n'aurait pas fallu lui attribuer aussi l'efficacité du baptême, qui est l'œuvre par excellence de la divinité, et dans lequel on reçoit des dons qui ne peuvent venir que de Dieu.

4. J'ai dit pourquoi Paul ne fait pas ici mention du saint Esprit; mais vous, dites-moi, s'il n'en est pas ainsi, pourquoi l'Esprit intervient avec le Père et le Fils dans le baptême ? Vous n'en pourrez donner qu'une seule raison, à savoir qu'il leur est égal en dignité. Voyez comme : tout naturellement l'Apôtre le met au même rang que les autres personnes : «Que la grâce de notre Seigneur Jésus Christ, et l'amour de Dieu le Père, et la communication du saint Esprit

HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

soient avec vous tous,» dit-il aux disciples; (II Cor 13,13); et ailleurs : «Il y a diversité de grâce, mais il n'y a qu'un même Esprit; il y a diversité de ministères, mais il n'y a qu'un même Seigneur; il y a diversité d'opérations, mais il n'y a qu'un Dieu.» (II Cor 12,4-6) Ici il n'en parle pas, parce qu'il s'adresse aux Gentils ou même à des hommes encore plus faibles. Les prophètes font-ils autrement quand ils ne nomment jamais ouvertement le Fils, à cause de l'infirmité de ceux à qui convient leur parole ? «Mais la science n'est pas en tous.» Quelle science ? Celle de Dieu ? Celle des victimes immolées aux idoles ? Ou bien il s'agit des Gentils qui enseignaient qu'il y avait plusieurs dieux, et ne connaissaient pas le Dieu véritable; ou bien l'Apôtre veut désigner ces païens encore grossiers qui ne savaient pas l'impuissance des idoles et leur néant. Quoi qu'il en soit, après ces paroles, voici des encouragements et des consolations. Il ne fallait pas encore tout attaquer, puisqu'on devait plus tard revenir à la charge avec plus de véhémence. «Car il y en a qui, croyant encore à l'idole, mangent les viandes comme lui étant offertes, et leur conscience qui est faible en est souillée.» Ils redoutent encore, dit-il, ils craignent l'idole. N'alléguez pas le temps présent, ne me dites pas que vous avez reçu de vos pères une religion sainte; reportez-vous aux premiers jours de la foi chrétienne, où, l'apostolat étant à peine constitué, l'impiété régnait en souveraine; représentez-vous la terre couverte des autels des faux dieux et ces autels rougis du sang des victimes. Les païens étaient nombreux alors ! ils pratiquaient l'idolâtrie, qu'ils savaient avoir été en honneur chez leurs aïeux les plus reculés, ils avaient puisé ces idées dans leur origine, sans compter les influences pernicieuses des démons. Puis supposez ces hommes tout à coup convertis; n'est-il pas vrai qu'ils ne pouvaient pas subitement oublier le passé, et qu'ils devaient encore redouter beaucoup les maléfices de l'enfer ? C'est pour eux que Paul dit : «Il y en a qui croient encore aux idoles.»

Pour ne pas les abattre, il ne les interpelle pas directement; néanmoins il se garde bien de se taire, il parle d'une manière générale : « Il y en a qui croient aux idoles, dit-il, et mangent sciemment et comme telles les viandes offertes,» c'est-à-dire, dans le même esprit qu'auparavant; «et leur conscience qui est faible en est souillée,» ne pouvant encore à cause du doute qui les assiège, ni mépriser ces offrandes, ni se rire d'elles. Il en est d'eux comme d'un homme qui croirait encore se souiller en touchant un cadavre, selon les usages des Juifs; à côté de lui il verrait les autres faire la même chose avec une conscience pure, tandis qu'à cause de ses dispositions il serait réellement souillé. «Il y en a qui croient encore aux idoles.» Remarquez cet *encore* qui fait bien voir combien peu les nouveaux convertis avaient progressé et se pliaient aux usages nouveaux. Ce n'était pas par la violence qu'il fallait les ramener, mais par la persuasion et l'enseignement. «Et leur conscience qui est faible en est souillée.» Il laisse de côté le fond même de la question pour ne parler que de la conscience, craignant toujours, en voulant soutenir le faible, de briser le fort et de le rendre faible lui-même. C'est pourquoi il les ménage tous. Il ne veut pas qu'on puisse avoir de pareilles pensées; et de là ce long discours pour les prévenir ou ne pas les faire naître. «Ce n'est pas ce que nous mangeons qui nous élève dans l'esprit de Dieu; nous n'en serons pas plus riches si nous mangeons; nous n'en serons point plus pauvres si nous ne mangeons pas.» Voyez-vous comme il s'attache de nouveau à tout ce qui peut humilier leur orgueil ? Suivez les paroles de l'Apôtre : d'abord il leur dit qu'ils ne sont pas seuls à posséder la science, mais que tous l'ont; qu'aucun ne sait comme il faut savoir; que la science enfle. Puis il les console en disant que la science complète n'est pas en tous et que leur conscience est souillée à cause de sa faiblesse.

Ils auraient pu dire : Que nous importe que tous n'aient pas la science ? Pourquoi celui-là n'a-t-il pas la science ? pourquoi donc est-il faible ? – Afin d'écartier ces objections, il ne cherche pas à démontrer d'abord qu'il faut s'abstenir par égard pour son frère; mais il prélude à sa démonstration par des raisonnements bien plus graves. Que dit-il, en effet ? Encore que nul ne doive être scandalisé de leur action, et que celle-ci ne doive point contribuer à la ruine du prochain, il ne faudra pas la faire parce qu'elle est complètement inutile. Le préjudice du prochain n'est pas souvent une raison suffisante pour ne pas faire une chose qui nous est profitable; mais quel poids considérable s'ajoute à nos déterminations si notre action doit nous être inutile ! Voilà pourquoi l'Apôtre dit d'abord : «La nourriture ne nous rend pas agréables à Dieu.» Quel discrédit il jette sur une action qui semblait être le comble de la science ! «Si nous mangeons, nous n'en serons pas plus riches,» c'est-à-dire, Dieu ne nous tient pas compte de cette manducation comme d'une bonne action; «et, si nous ne mangeons pas, nous n'en serons pas plus pauvres,» c'est-à-dire, nous valons autant à ses yeux.

5. Donc manger des viandes immolées est une action inutile et vaine; car ce qu'on peut également et sans aucun dommage faire ou ne pas faire, est entièrement superflu. Maintenant l'Apôtre va plus loin et dénonce ouvertement ces pratiques comme dangereuses. Voici le

HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

résultat qu'elles ont pour le prochain : «Prenez garde que cette liberté qui vous est laissée ne soit pour vos frères faibles une occasion de chute.» Il ne dit pas : Votre liberté est un sujet de chute; non, il ne se prononce pas pour ne pas les rendre plus audacieux. «Prenez garde,» leur dit-il pour les effrayer et les confondre, pour les amener ainsi à s'éloigner de cette pratique. Il se garde bien d'ajouter : Votre science, ou : Votre perfection; car c'eût été un terme d'éloge, il dit : «Votre liberté,» cette expression désignant mieux leur témérité et leur orgueil. Au lieu de dire simplement : «A vos frères,» il dit : «A vos frères faibles,» aggravant ainsi la malice d'une action qui n'épargnait ni la faiblesse ni les liens du cœur. Passe encore que vous n'encourageiez pas, que vous ne corrigiez pas votre frère; mais pourquoi le tromper et lui nuire, quand vous auriez dû lui tendre la main ? Sans doute ce n'est pas ce que vous voulez; mais alors ne le renversez pas. Pervers, il aurait eu besoin d'être corrigé; infirme et faible, c'est un remède qu'il lui faut. Non seulement il est faible, songez encore qu'il est votre frère. «Car, si quelqu'un vous voit, vous qui avez la science, participer aux festins des idoles, ne sera-t-il pas porté, lui dont la conscience est faible, à manger aussi des viandes immolées ?» Vous l'avez entendu dire : «Prenez garde que votre liberté ne soit un sujet de chute;» maintenant il faut voir comment cela peut arriver. Toujours il allègue l'infirmité du cœur, afin qu'on n'estime pas les viandes immolées nuisibles par elles-mêmes ni les démons redoutables. Votre frère est sur le point de ne plus participer aux festins idolâtres; mais il vous y voit, et, prenant votre exemple pour un conseil, il y retourne encore, doublement entraîné par sa faiblesse et par votre conduite inopportune; vous augmentez donc l'infirmité de votre frère. «Ainsi votre nourriture sera cause de la perte de votre frère, pour qui le Christ est mort.»

A ces deux premières circonstances qui vous rendent impardonnable, à savoir que vous scandalisez votre frère, et que ce frère est faible, une troisième plus terrible vient s'ajouter : c'est que le Christ n'a pas dédaigné de mourir pour cet homme dont vous n'épargnez en aucune façon la faiblesse. Par là l'Apôtre enseigne au parfait ce qu'il a été à l'origine, et que le Christ est mort aussi pour lui. Il ne dit pas : Pour qui vous devriez mourir, mais, ce qui est plus : «Pour qui le Christ est mort.» Votre Seigneur et Dieu a voulu mourir pour votre frère, et vous ne daignez pas dans son intérêt vous abstenir d'une table criminelle ! Vous consentez à le voir périr après une telle rédemption, et cela, chose inouïe, pour un peu de nourriture ! Remarquez le bien, j'insiste, il n'y a pas : Votre perfection; ou : Votre science; mais : «Votre nourriture.» Voilà donc quatre griefs, et quatre griefs énormes contre vous : vous perdez votre frère, qui est faible, pour qui le Christ a daigné mourir, et vous le perdez pour un peu de viande. «Or, en péchant ainsi contre vos frères, et en blessant leur conscience faible, vous péchez contre le Christ.» Peu à peu il arrive à montrer toute la noirceur de cette faute. De nouveau il allègue la faiblesse du prochain, et ce qu'ils croyaient être dit pour eux retombe sur leur tête. Il ne dit pas : Vous scandalisez; il dit : «Vous blessez,» cette expression énergique démontrant mieux leur cruauté. N'est-ce pas être cruel, en effet, que de frapper un malade ? Or, le scandale est plus terrible qu'une blessure, car souvent il donne la mort. Mais comment pêchent-ils contre le Christ ? D'abord, parce qu'il se met au lieu et place de ses serviteurs; puis, parce que ceux qui sont blessés appartiennent à son corps et font partie de ses membres; enfin, parce que les coupables ruinent par leur orgueil ce qu'il avait gagné par sa mort. «C'est pourquoi, si ce que je mange scandalise mon frère, je ne mangerai jamais aucune viande.» Il parle comme un bon maître, qui doit faire ce qu'il enseigne.

Je ne distingue pas s'il parle à tort ou à raison; il s'abstiendra toujours. Il ne dit pas seulement : Je ne mangerai pas de viandes immolées, ce qui était défendu pour un autre motif; il s'engage à ne jamais manger des viandes dont il est même permis d'user, et cela, non pas une fois, mais toujours : «Je ne mangerai jamais, dit-il, aucune viande.» Pourquoi ? Non pour ne pas perdre mon frère, mais seulement «afin de ne pas le scandaliser.» Quelle folie de ne pas même nous abstenir d'un peu de nourriture pour une chose pour laquelle le Christ a daigné sacrifier sa vie ! Or, ces mots ne regardent pas les Corinthiens seuls, c'est encore à nous que l'Apôtre les adresse, à nous qui, au mépris du salut de nos frères, avons toujours sur les lèvres de mauvaises paroles. N'est-ce pas être barbare et cruel à l'égal du démon de s'exprimer ainsi : Que m'importe que mon frère se scandalise ou meure ? Du moins les premiers chrétiens avaient une excuse dans la faiblesse de ceux qu'ils scandalisaient; mais nous, quelle excuse est la nôtre ? Tous les jours, nous commettons des fautes propres à scandaliser les plus forts. Nos violences, nos rapines, notre avarice, l'abus que nous faisons des hommes libres en les traitant en esclaves, que de sujets de scandale pour tous ! Et ne dites pas : Ce n'est qu'un cordonnier, un teinturier, un forgeron d'airain; c'est un fidèle, c'est votre frère, vous devez ne pas l'oublier. Nous sommes tous les disciples de pauvres pêcheurs, de publicains, de faiseurs de tentes; nous reconnaissons pour notre Maître celui qui fut nourri

HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

dans la maison d'un charpentier, qui voulut avoir la femme de cet ouvrier pour mère, qui fut couché dans une crèche et enveloppé de langes, qui n'avait pas où reposer sa tête, qui fut lassé des longues routes parcourues, qui fut enfin nourri par ses frères.

6. Souvenez-vous de ces choses, et vous mépriserez toute fierté; vous verrez un frère dans l'ouvrier laborieux, tout aussi bien que dans l'homme riche entouré de nombreux serviteurs, qui s'avance sur un char, écartant les passants sur la voie; que dis-je ? vous garderez au premier plus d'estime. Celui-là, en effet, est plus notre frère qui ressemble davantage aux apôtres. Or, de l'un ou de l'autre quel est le plus semblable aux pêcheurs ? Le pauvre qui se nourrit tous les jours de ses sueurs, qui n'a ni serviteur ni demeure, ou le riche foulant aux pieds dans le faste qui l'environne des lois divines ? Un peu de respect donc pour le pauvre; il est davantage votre frère, puisqu'il ressemble davantage aux apôtres. Vous me direz : Il accepte par force sa position; s'il pouvait, il s'y déroberait. Qu'en savez-vous ? Est-ce que vous ne connaissez pas ces paroles : «Ne jugez pas, pour n'être pas jugés ?» (Mt 7,1) D'ailleurs, éprouvez-le, donnez-lui mille talents d'or, vous verrez qu'il les refusera. Quoiqu'il n'ait pas hérité de ses pères, comme il pouvait recevoir ce qu'il refuse, et qu'il n'a pas voulu changer sa position, il fait bien voir qu'il méprise les richesses. Jean, fils de Zébédée, était d'une famille pauvre; oserions-nous soutenir qu'il subit forcément sa position ? Admirez-les donc loin de les mépriser, ce bûcheron, cet ouvrier qui manie le marteau, et cet autre tout noirci de fumée. Est-ce que Pierre, après la résurrection de son Maître, ne portait pas la ceinture du travail, jetant son filet et exerçant son état ? Et Paul, ce voyageur divin, qui avait parcouru le monde et fait d'innombrables miracles, ne le vit-on pas, dans l'atelier d'un teinturier, occupé à coudre des peaux, lui objet d'admiration pour les anges et de terreur pour les démons ? Est-ce qu'il rougissait de dire : «Mes mains ont pourvu à mes besoins et aux besoins de mes frères ?» (Ac 20,34) Avait-il honte de ces choses ? Nullement; il s'en glorifiait. Vous direz, il est vrai : Mais qui est semblable à Paul ? – Personne, je le sais; est-ce donc une raison de mépriser les pauvres ?

Honorez votre frère, quel qu'obscur qu'il soit; s'il est fidèle, il mérite votre respect. Si vous ouvrez votre demeure à deux amis de l'empereur, l'un général illustre, l'autre simple soldat, comment croyez-vous avoir fait plus d'honneur à l'empereur ? Evidemment en recevant le simple légionnaire. Outre son titre d'ami de l'empereur, le général en a d'autres qui peuvent vous engager à lui accorder l'honneur que vous lui faites; mais l'autre ne peut alléguer que celui-là. Voilà pourquoi Dieu nous ordonne d'admettre à nos fêtes et à nos banquets les boiteux, les estropiés, ceux qui ne pourront nous rendre ce que nous donnons; car alors c'est surtout en vue de Dieu que nous agissons. Votre hospitalité est moins désintéressée quand vous la donnez à un homme illustre; mille motifs moins purs vous pressent, l'honneur que vous recevez, les bienfaits qui peuvent vous en revenir, la gloire que vous acquerez dans l'esprit du monde. Que j'en pourrais nommer qui font leur cour aux saints les plus illustres afin de gagner davantage la confiance des princes, en vue de leurs propres intérêts et de leurs maisons ! Ils exigent du saint mille bienfaits de cette nature. Une hospitalité offerte dans cet esprit perd tout son mérite. Mais est-il donc besoin de parler des saints ? Il diminue sa récompense celui qui demande à Dieu de rémunérer ses travaux sur la terre, et qui embrasse la vertu à cause des biens présents. Qu'il est plus admirable celui qui soupire après les belles couronnes du ciel, comme Lazare, qui fut en possession de tous les biens; comme les trois enfants, qui s'écriaient avant d'être jetés dans la fournaise : «Il y a un Dieu au ciel qui peut nous délivrer de tes mains; s'il ne le fait pas, apprends, ô roi, que nous ne reconnaissons pas tes dieux, et que nous n'adorons pas la statue d'or que tu as élevée;» (Dan 3,17-18) comme Abraham, qui sacrifia son fils, non dans l'espoir d'une récompense, mais seulement pour obéir à Dieu. Voilà nos modèles ! En les imitant, en faisant toute chose dans cet esprit, nous serons récompensés et nous obtiendrons les couronnes immortelles. Puissions-nous tous les acquérir, par la grâce et la miséricorde de notre Seigneur Jésus Christ, à qui puissance, honneur et gloire, en même temps qu'au Père et au saint Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen.